

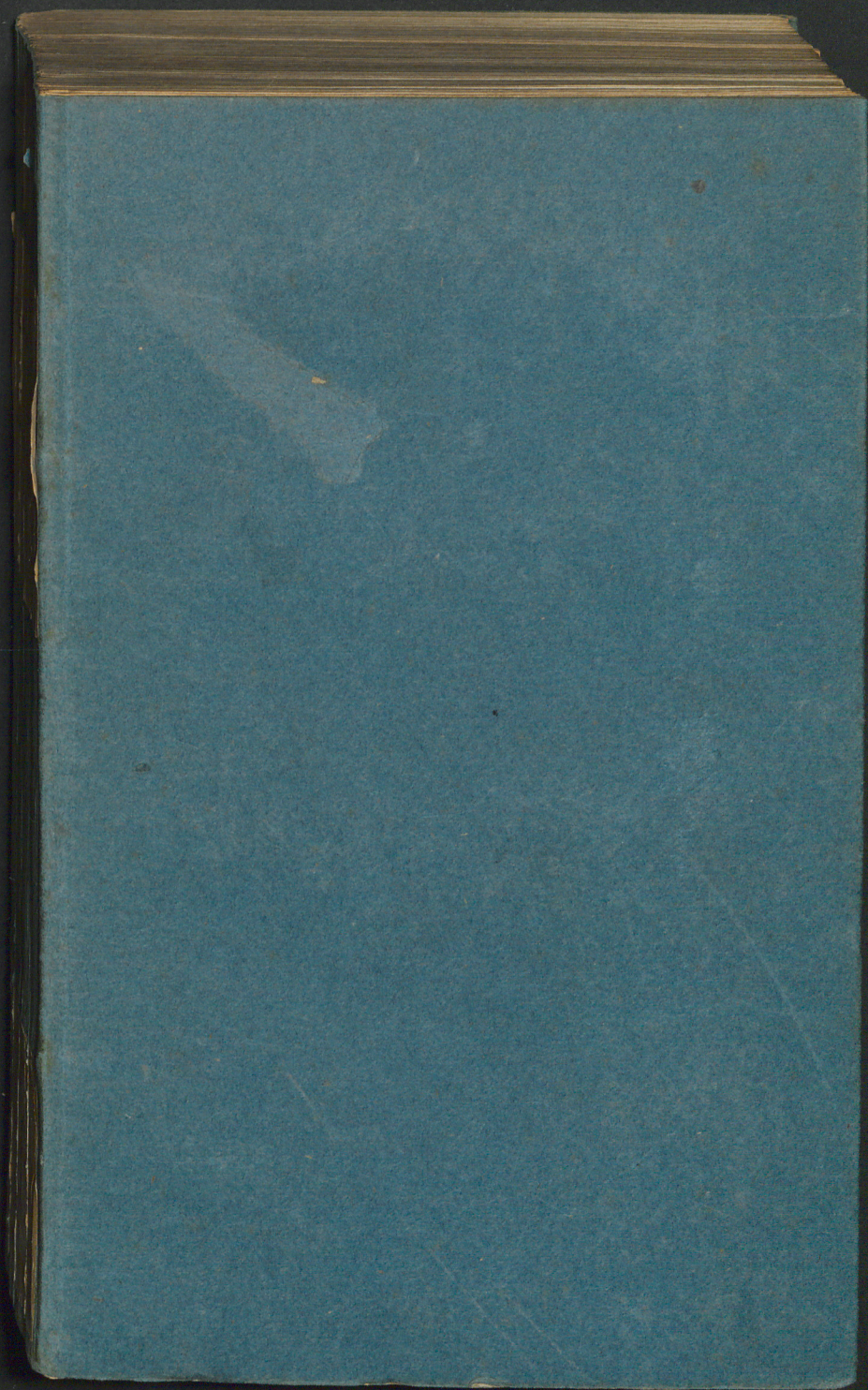
Le Réveil : Ouvrage Périodique, Moral Et Littéraire ; Dans Le Genre Anglais

2.1799

A Hambourg: chez François Guerrier, 1799

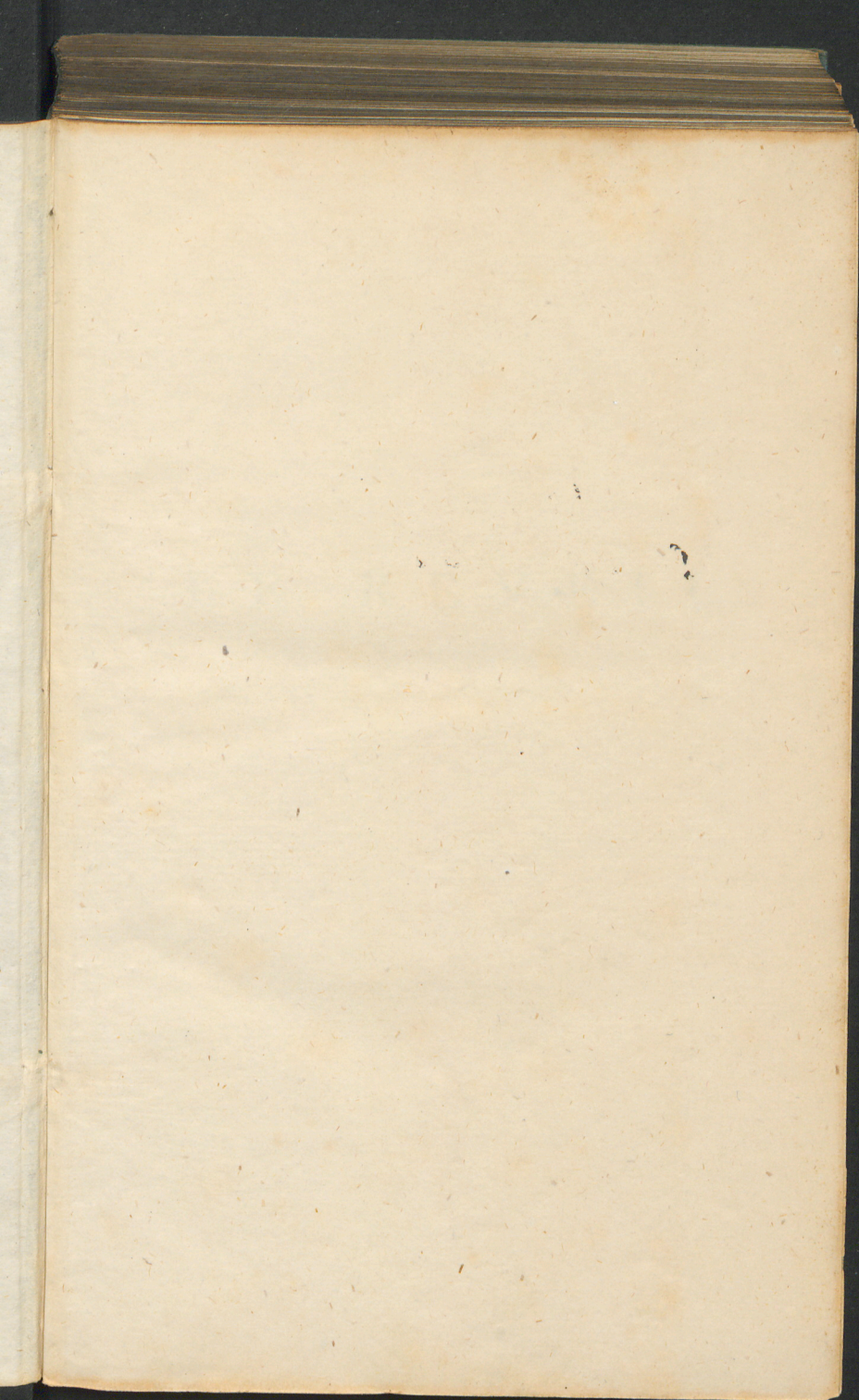
<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833743245>

Band (Zeitschrift) Freier  Zugang 



Verbunden!
Dédicace, Préface, N^o 1-V
s. am Schluss.

A/I h
560.



LE RÉVEIL,
OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET
LITTÉRAIRE.

No. I.
Janvier 1799.

REFLEXIONS SUR LE TEMS, CONSI-
DÉRÉ COMME MESURE DE LA
VIE. ⁽¹⁾

Les Physiciens ont observé, que la position de notre terre dans le système du monde, et la nature de ses divers mouvemens, sembloient avoir pour objet la combinaison la plus propre à répandre le plus généralement, sur toutes les parties de ce Globe, la lumière, la chaleur et la fécondité: ainsi,

(1) Les idées, que je ne puis ici qu'indiquer, ont leur entier développement dans l'Ouvrage manuscrit, que j'ai déjà cité plusieurs fois, et qui a pour titre: *Principes métaphysiques de la Philosophie morale.*

la nature ouvroit le plus vaste champ à la multiplication et à l'entretien de la *créature*, qui alloit prendre possession de ce domaine. La Philosophie morale, en adoptant cette pensée des Astronomes, lui donne une plus grande étendue, c'est ajouter à sa certitude: car, plus une vue est grande et simple; plus elle devient digne de la puissance créatrice et plus elle ressemble à la vérité ⁽¹⁾.

A cette marche uniforme et précise, à ce retour, périodiquement calculé, des mêmes phases et des mêmes circonstances, ne peut-on pas reconnoître l'intention de la nature de placer ici un *être mixte*, dont la durée seroit courte, et qui recevrait, pour l'emploi de ce moment d'existence, la tâche de perfectionner ses facultés par leur exercice-même, et de développer en soi le sentiment de la vertu pour se rendre capable d'une autre vie meilleure et plus heureuse.

Nous observons encore, dans les ouvrages de la nature, que tout est lutte et efforts; rien ne s'y opère sans résistance et sans opposition; et de tous les

(1) *Simplex sigillum veri*, a dit Bacon: Le simple est le sceau du vrai.

développemens de la création, le plus difficile sans doute devoit être le dégagement de l'être-mixte, puisqu'il falloit qu'il fût libre et exécuté en partie par lui-même. La matière brute obéit passivement à la loi qui l'entraîne: l'être-mixte devoit la consentir et la suivre.

Il étoit donc nécessaire que la nature offrît au sentiment une impression vive et profonde qui revînt souvent, qui se présentât sous toutes les formes, et qui, par sa force et son assiduité réunies, pût combattre les faux rapports des sens, serviteurs infidèles qui le flattent et le trahissent: l'idée de terme et de fin devoit se présenter par-tout devant l'être qui sent le besoin de durer toujours.

Aucun moyen ne pouvoit être plus puissant que la mesure de l'existence présentée sans cesse. Un intérêt si vif porte le cœur à la sensibilité et l'esprit à la réflexion: en voyant tout fuir autour de nous, et nous sentant entraîner nous-mêmes, comment l'âme se défendrait-elle de couper, même à regret, des liens qui se brisent déjà et de chercher son point d'appui hors du cercle incertain de cette mobilité? C'est l'inspiration de la nature.

Tout, dans l'ordre physique, semble conspirer à ce but moral. Les jours, les nuits, les saisons, les années se poussent et se pressent; c'est la somme de la vie: nous ne pouvons faire un pas sans en rencontrer quelque compte fini, quelque total soldé. Qu'est-ce qu'un jour? C'est une année *réduite*: et l'année elle-même n'est que le sommaire de la vie. Le printems, l'été, l'automne et l'hiver, ne nous offrent-ils pas l'enfance, la virilité, le retour et la vieillesse de la nature.

Supprimez cette sage ordonnance des choses, et qu'un printems perpétuel, qu'un jour sans fin, éclaire et réjouisse la terre; le tems s'écoulera sans époque; les heures qui se suivent sembleront les mêmes, et l'horloge générale et commune, qui bat les *secondes* de notre existence, paroîtra comme arrêtée.

Ainsi le tems, mesure de tout ce qui a une fin, se présente sans cesse au *sentiment indestructible*, pour lui montrer son objet, dans *ce qui seul n'a point de mesure*. C'étoit fournir à la morale une de ses bases les plus assurées, puisqu'elle donne tout-à-la fois un développement et une direction à la sensibilité.

Comment se fait-il que l'intention de la nature, exprimée si clairement, soit si généralement méconnue; et que, tandis que chacun calcule avec exactitude les jours, les saisons, les années, pour les assortir à ses projets, personne ne tienne compte de l'emplacement qu'ils occupent dans la vie? C'est cependant le plan général sur lequel ces parties doivent se rapporter.

L'erreur vient de ce que l'imagination nous enlève sans cesse au moment présent qui nous satisfait peu, pour nous jeter dans un avenir vague et indéterminé: une perspective chimérique nous fait voir dans ce lointain un bonheur imaginaire; nous comptons pour rien tout ce qui nous en sépare, et nous perdons le tems réel, dans la vaine poursuite de celui que nous n'atteindrons point: c'est ce sentiment de *l'immortalité*, naturel à notre ame, qu'elle applique faussement à des idées connues, faute d'en juger le véritable objet, qu'elle ne sent que confusément. Elle le trouveroit en elle-même, si elle sçavoit se rasseoir et se rapaiser.

En effet, l'ame, *principe-aimant*, vit de sentimens et d'affections: quand elle rentre en elle-même sans passions, sans mouvemens déréglés, elle y trouve

un fonds d'affection tendre, dont tous les actes particuliers de bienveillance ne sont que des applications diverses. Dans chacune de ces occasions, où l'ame agit conformément à sa nature, elle éprouve un sentiment vif de plaisir et de joie, que j'appellerai la volupté-morale ⁽¹⁾: passion tendre des cœurs affranchis, c'est-à-dire, de ceux que l'amour désordonné de soi-même n'a pas viciés et dénaturés. C'est un sentiment composé, qui tient de l'affection particulière pour l'objet actuel de sa bienveillance, et de cette autre affection sourde et confuse, dont le secret ne lui est pas révélé encore. C'est ainsi que dans le système physique, les corps planétaires, en s'attirant entre eux selon de certaines loix, obéissent à un mouvement composé, qui ne les entraîne que plus sûrement, dans la loi générale d'attraction, vers le centre commun.

Ce sentiment a un caractère qui le distingue de tous les autres, et qui lui assigne son origine et son objet: c'est une sorte d'élévation mêlée de tendresse,

(1) Alia autem voluptas est, quae percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe purae ac splendidae. Senec. Epist. 4.

qu'il porte dans l'ame, et qui y laisse une impression vive et profonde du *Beau*, du *Grand* et du *Juste* : c'est le principe de la *Religion* ⁽¹⁾, c'est celui de la *conscience*, que les *Moralistes* invoquent toujours, sans jamais en déterminer la nature.

La rapide fluidité du *présent*, déjà si incomplet, ne laisse pas même à l'ame le loisir de s'y reposer. Elle jette la vue, et il n'est déjà plus ⁽²⁾ ; ainsi, ce n'est que dans le passé, ou dans l'*avenir*, que la pensée peut trouver les objets qu'elle offre à l'activité du *senti-*
ment, principe élémentaire et subtil qui agit en nous, hors de la matière et des sens. Mais le *passé* ne rappelle que des erreurs ou des regrets ⁽³⁾, et il n'a plus d'action : l'*avenir* est le magasin des chimères et des espérances. La *mémoire*, cette imagination du passé, peint toujours ressemblant, parce que le modèle

(1) Qu'est-ce que la Religion ? dit *Pascal* : Dieu sensible au cœur.

(2) Le moment, où je parle, est déjà loin de moi : a dit *Boileau*.

(3) Je n'ai rien fait, disoit *Sénèque*, que je ne voulusse mieux refaire ; je n'ai rien dit, que je voulusse exactement répéter. *Quidquid feci, infectum esse mallem &c.*

est connu, c'est une *palingénésie*; elle restitue les formes sans les produire; aussi n'est-elle consultée que comme expérience et pour la nécessité de la critique: mais *l'imagination*, proprement dite, fait son *avenir* à son gré, et le pare et l'orne de toutes les grâces dont les sens lui fournissent les idées, les goûts et les desirs.

Voilà la lutte établie entre le *sentiment* et les *sens*, et la tâche pénible que la nature donne à l'être-mixte: c'est le sujet du jugement d'*Hercule* (1). La nature, elle-même semble nous précipiter vers l'*avenir*, puisqu'elle nous appelle à l'*action*; car le *présent* est tout fait: mais les sens ne pressentent dans cet *avenir* qu'un usage indéfini de leur exercice-même; ils ne prévoient rien de nouveau pour le *sentiment* et pour la *pensée*: *l'imagination* enfante, mais elle ne crée point. Le *sentiment*, servi par la *pensée*, doit choisir entre ces images trompeuses, dont il a si souvent reconnu la fausseté, ou bien cette impression profonde et durable qu'il retrouve toujours dans son cœur, des-

(1) Où l'homme est entre le vice et la vertu: tableau antique, dont on trouve l'analyse dans les *Antiquités* du Comte de Caylus et dans les *Mélanges* du Comte de Shaftesbury.

qu'il s'arrache aux illusions extérieures pour se replier sur lui-même.

Quand la nature lui donne ce pressant besoin de l'avenir, et qu'elle l'entoure de formes caduques et périssables, qui se détruisent devant lui en le laissant seul indestructible, c'est lui annoncer assez que son objet est hors du tems, et qu'il n'a point été destiné lui-même au futur, mais à l'infini. Tel est ce travail de perfectionnement de soi-même, que l'ordre général de la nature nous montre comme la tâche imposée à l'être-mixte; voilà l'emploi du tems; et son produit est la raison et la vertu, qui ne nous ont pas été données, mais qu'il nous a été donné de pouvoir acquérir.

L' H I V E R.

L'ame humaine, étant de sa nature un être actif, toujours avide de nouveautés, impatient de son état actuel, et s'agitant sans cesse sans connoître d'objet

fixe à son inquiétude; il semble que l'ordonnance générale du monde ait été calculée pour cette disposition de nos esprits. En effet, une suite continuelle de changemens et de vicissitudes y provoque toujours l'attente, et y prévient le dégoût de la fixité.

De quelque côté que nous tournions les yeux, nos regards tombent sur quelque chose, qui anime notre curiosité et attache notre attention. Si, prévenant le crépuscule du matin, nous guettons les premiers rayons du jour, nous voyons le soleil s'avancer dans sa carrière, chassant devant lui les nuages qu'il embellit de diverses couleurs, et dont il change les aspects à mesure qu'il avance dans sa marche: elle est courte et rapide. Quelques heures après, les nuages s'étendent comme de longs voiles, et la lumière, s'affoiblissant toujours, livre enfin le ciel obscurci à une multitude de globes étincelans, tous variés entr'eux par la différence de grandeur et d'éclat. La terre n'est pas moins variée dans les scènes successives qu'elle nous offre. Avancez, et l'horizon, reculant à mesure, vous offrira toujours de nouveaux spectacles; ici, ce sont des bois et leurs vastes ombres; là, des champs labourés déploient leurs riches moissons; les montagnes vous découvrent un

immense paysage, et ses divers tableaux; et les vallées rassemblent vos pensées dans le recueillement et la solitude, au milieu de la fraîcheur des gazons et des parfums des fleurs.

Les Poètes ont compté, parmi les félicités de l'âge-d'or, la jouissance d'un printemps perpétuel; je ne sais si dans cet état imaginaire de bonheur, ils avoient suffisamment prévu notre insatiable avidité de changements et notre goût pour les plaisirs nouveaux; traits caractéristiques de l'esprit-humain. Le sentiment du plaisir vient en grande partie de la comparaison d'une sensation présente avec des sensations passées; il est né de la sensibilité et du souvenir. Ainsi, le soulagement après la douleur devient plaisir pour un moment: un homme, transi de froid, se trouve agréablement affecté à mesure que la chaleur naturelle se rétablit, car le plaisir cesse quand le souvenir du froid est perdu. Il faut que nous ayons un peu de mal pour éprouver le desir du mieux; le plaisir s'achète par la peine. C'est donc un rêve bien peu philosophique de l'imagination des poètes, que ces contrées enchantées, où l'on n'entend jamais souffler la bise, et qui sont rafraîchies sans cesse par l'haleine embaumée des zéphirs; ces vallées délicieu-

ses, où les gazons sont toujours fleuris et les bois toujours verts; cette monotone uniformité nous fatigueroit bientôt; notre pensée resteroit languissante et sans jeu, faute d'objets nouveaux; nous implorerions, comme une grâce, un changement de saison, et nous recevriions, comme des bienfaits, les chaleurs ardentes de l'été et les glaces de l'hiver.

Chaque saison a son genre d'action sur nos esprits: ce dépouillement, ce deuil de la nature en hiver, porte, dans l'ame d'un spectateur attentif, de sérieuses pensées et des sentimens profonds: pour être moins variées, les scènes ne sont que plus vastes; elle produisent des idées composées du présent et du passé; la beauté qui s'est évanouie, l'horreur et la désolation qui demeurent.

C'est être ingrat envers la nature, dit *Milton*, que de négliger de visiter les campagnes au printems et de dédaigner les parfums et les fleurs dont elles sont alors embellies. D'autres saisons imposent d'autres devoirs, et ce n'est pas être moins rebelle aux loix de la nature, que de regarder, sans un attendrissement mélancolique, les montagnes chargées de neige et les forêts dépouillées de leur verdure. Le printems est la saison du plaisir; l'hiver est celle de la ter-

reur; dans l'un, l'ame calme et tranquille, au milieu des jouissances paisibles, se sent invitée aux chants et aux danses par les chantrés harmonieux des bocages; dans l'autre, le cœur est attendri à la vue de la souffrance générale; la compassion s'émeut aux douleurs de la création universelle en détresse.

Peu d'ames sont susceptibles de l'attendrissement mélancolique; et je ne le recommande ici que dans la mesure où il est nécessaire pour entretenir cette *bienveillance générale*, dans ce monde de misères, et favoriser l'accomplissement de nos plus saints devoirs. C'est donc à bon droit que l'Hiver passe pour la saison des plaisirs intérieurs et de famille. Il est rare en ce tems que les plaisirs nous appellent au dehors, pour d'autre objet que celui de rentrer à couvert avec plus d'empressement; et de nous féliciter réciproquement, à l'aise auprès du feu, de ne plus sentir la bise et les piquants aiguillons de la gelée.

L'Hiver nous appelle naturellement à la jovialité et à la société: les petits différends ne peuvent tenir contre le sentiment de la calamité générale; l'ennemi commun réunit tous ceux qu'il menace du même danger. Les rigueurs du froid rassemblent autour du même foyer tous ceux que la diversité des goûts

ou des emplois de la vie, tiennent dispersés pendant tout le reste de l'année.

Pour les hommes livrés à l'étude et aux impressions du génie, l'Hiver est le tems du travail: le silence et l'obscurité favorisent le recueillement de l'esprit et l'abstraction des idées; et l'absence des dissipation extérieures porte l'ame à faire effort pour se créer en elle-même des ressources. C'est le tems, où ceux qui aiment les lettres ont plus véritablement la conscience de leur bonheur ⁽¹⁾: quand les éléments les condamnent à la retraite et leur ôtent jusqu'aux distractions qui aident la fuite du tems, ils se livrent à des recherches de l'esprit, qui les occupent, les amusent et les font échapper à l'ennui, poids accablant pour l'esprit vide et inoccupé.

Il n'est pas possible cependant d'exiger de tous les hommes qu'ils soient poètes, ou philosophes; il faut nécessairement que le plus grand nombre trouve son occupation dans les petits offices de la vie: petits

(1) *Sénèque* disoit de sa Bibliothèque: *hic provisum est à me ne quis dies mihi ater esset.* "C'est ici que j'ai pourvu à ce qu'il n'y eût point pour moi de jour triste."

en effet, non par la mesure de bonheur qu'ils procurent, mais par la portée de talens qu'ils supposent. Il n'est pas douteux que les accidens extérieurs rendent l'amusement et le plaisir plus précaires, pour les hommes qui ont moins de ressources en eux-mêmes, que pour ceux à qui la nature offre des moyens de récréation: cependant, je voudrois offrir à ceux-là-même une plus juste idée de la valeur du tems, et les engager à trouver, pour leurs heures de loisir, des amusemens d'un genre plus noble et plus utile que le *jeu*. Son moindre inconvenient est de fatiguer l'esprit sans l'exercer: il donne de l'activité aux passions, il éveille l'envie, l'avarice, souvent il sollicite la mauvaise foi, et presque toujours il amène à sa suite la profusion, la corruption et la ruine. Le tems que la nature nous prête est court; et il est indigne de l'être raisonnable d'en perdre la moindre partie, dans les objets, qui n'ont pas quelque rapport présent ou éloigné avec le but pour lequel nous avons reçu l'existence. J'avoue qu'il n'est pas possible que tous les momens de la vie soient exactement employés à un perfectionnement constant de notre raison, ou occupés de quelques devoirs moraux; mais du moins aucun ne doit repousser la sagesse et la vertu, et

devenir nuisible à l'emploi moral que nous voudrions faire de ceux qui doivent suivre.

Il n'est pas possible d'avoir passé une heure dans une conversation de quelque intérêt, sans éprouver en en sortant le plaisir d'avoir reçu, ou procuré aux autres quelque avantage. Un homme peut avoir mêlé des cartes, ou secoué des dez tout un jour, sans avoir conçu aucune autre idée que celle des chances; et il ne lui restera de la journée qu'une note d'almanach, *perte* ou *gain*: s'il en demeure quelque chose de plus, c'est la mémoire des agitations qui l'ont aigri. Cependant, comme en toutes choses, l'expérience a plus de poids et de crédit que la théorie, je m'en rapporte à mes lecteurs de juger par eux-mêmes des plaisirs qui jusqu'à présent les ont flattés davantage, et dont il leur reste le souvenir le plus agréable.

OBSERVATIONS SUR TACITE,

*sur le caractère de Tibère, et l'esprit
de la noblesse Romaine à cette
époque.*

La vérité sans doute est le premier caractère d'un Historien; il ne doit jamais la perdre de vue, c'est son guide: mais quand des vues personnelles, ou quelque intérêt de parti viennent se mêler au sujet, il faut qu'un écrivain ait un grand fonds de candeur et de bonne foi, pour conserver une exacte impartialité. Ainsi, celui qui se montre également libre d'intérêts et de passions, qui présente toujours les hommes et les choses dans leur vrai point de vue, mérite toute notre estime comme grand historien et comme homme de bien. Aucun auteur n'a plus de droit que Tacite à ce double éloge: il paroît, dans tout son ouvrage, écrire sous l'inspiration de l'austère vérité; loin également de l'adulation, qu'on ne croit jamais sincère, et de la calomnie toujours si sûre d'être avidement écoutée: "La flatterie d'un historien, dit-il lui-même,

ime.

B

“est rejetée avec mépris; mais l'envie et la malignité trouvent toujours des auditeurs empressés.” ⁽¹⁾

Il ne néglige aucuns soins pour s'assurer de la certitude des faits, par une comparaison exacte des rapports et des témoignages, et ainsi il se forme un jugement sain et éclairé; et quand il rapporte des circonstances qui sembleroient douteuses, il a soin d'offrir au lecteur toutes les preuves de l'évidence, pour lui faire voir jusqu'à quel point il peut prendre confiance en lui.

Malheureusement pour *Tacite*, les tems qui font le sujet de son histoire, ont été souillés de tous les vices et de tous les crimes qui deshonnorent l'humanité. Il est bien rare qu'il rencontre quelque caractère, dont la noblesse et la vertu offrent à ses brillans pinceaux un modèle digne d'eux. Au milieu de cette stérilité même, il trouve pourtant encore à nous donner d'importantes leçons sur la conduite de la vie; et si d'autres histoires, par les événemens qu'elles contiennent, causent plus d'amusement et de plaisir, au moins peut-on dire qu'il n'y en a point, peut-être,

(1) Histor. Lib. I. Cap. I.

qu'il soit plus utile d'étudier que celle-ci. Tacite ne se dissimuloit pas le désavantage de son sujet, car il dit lui-même: "Je ne doute pas que la plupart des choses que je viens de rapporter, ou qui me restent encore à dire, ne paroissent minutieuses et peu dignes d'être conservées à la postérité; mais on auroit tort de comparer le genre de mes *Annales*, à celui des auteurs qui ont écrit l'histoire de l'ancien peuple romain: de grandes guerres, des conquêtes importantes, &c., étoient un libre et vaste champ, ouvert au génie; et moi, je suis resserré dans d'étroites limites, sans essor et sans liberté. Une paix immobile, ou du moins peu troublée, l'intérieur de l'état morne et triste, un prince peu curieux de reculer ses frontières; voilà le sujet de mes tableaux"..... Puis il ajoute: "il n'est pas inutile cependant de scruter ces détails obscurs; indifférens au premier coup-d'œil, ils découvrent, à un examen plus approfondi, la cause secrète des plus grands événements (1)." Si Tacite avoit eu plus de complaisance pour son siècle que d'égards pour la vérité de l'his-

(1) Anal. Lib. IV. Cap. 32.

toire, il se fût rendu plus agréable à ses contemporains et auroit eu parmi eux plus de succès; mais il préféra l'honneur d'être vrai à celui d'être applaudi; et la noblesse de ce sentiment a fixé l'immortalité de sa gloire, et l'a rendu à jamais l'exemple des historiens.

Il s'étoit fait une loi sévère d'illustrer et d'exalter toutes les actions grandes et vertueuses, en leur donnant les plus magnifiques éloges, et de représenter le vice au contraire sous les plus hideuses couleurs, afin de porter l'effroi dans l'ame des coupables, à la vue de l'infamie, dont leurs noms resteroient pour jamais flétris. "Il me semble, dit-il, que le principal objet des annales doit être d'arracher les vertus à l'oubli, et d'imprimer, aux actions et aux paroles perverses, la crainte de la postérité et de l'infamie ⁽¹⁾" Il ne laisse échapper aucune occasion de présenter des exemples de ce qui est à imiter ou à fuir; et souvent il entre dans les plus petites particularités de ce qui concerne les personnages du premier rang, connoissant bien l'influence qu'a sur la multitude, le détail - même de leur vie privée.

(1) Annal. Lib. III. Cap. 65.

Tacite est singulièrement remarquable par la profonde connoissance qu'il a du cœur humain. C'est à l'aide de cette pénétration, qu'il découvre les motifs de toutes les actions et développe les vues secrètes de tous ceux qui y ont eu part: c'est ainsi qu'il entre avec sagacité dans les replis les plus obscurs du cœur artificieux et dissimulé de *Tibère*, et expose au grand jour ses desseins les plus cachés. Avec quelle adresse il dévoile la feinte modestie et la modération affectée de ce cauteleux tyran, qui, à la mort d'*Auguste*, montrait si peu d'empressement pour l'empire, qu'il commença même par le refuser; et quand il se vit pressé par les basses adulations du sénat, accepta enfin, comme avec répugnance, le poids de l'autorité, qui, disoit-il, passoit ses forces ⁽¹⁾! "Il n'y avoit
"que le génie du *Divin Auguste*, qui ne dût pas suc-
"comber à un tel fardeau: appelé par lui dans ses
"conseils, il avoit appris de l'expérience combien
"l'art de gouverner est difficile et subordonné à la
"fortune; qu'enfin, dans une république soutenue
"par tant d'hommes illustres, il les prioit de ne pas
"accumuler toutes les charges sur un seul; que si

(1) Annal. Lib. I. Cap. 11.

“plusieurs se partageoient le travail, les intérêts de
 “la patrie seroient mieux servis.” Il n’y avoit point
 de qualité, où *Tibère* excellât davantage que dans l’art
 de cacher ses desseins ⁽¹⁾. “De tout ce qu’il regar-
 “doit comme ses vertus, dit *Tacite*, rien n’étoit plus
 “cher à *Tibère* que sa dissimulation.” Mais quoiqu’il
 réussît assez communément, par ses artifices, à voiler
 aux yeux du monde les atroces motifs de ses entre-
 prises, il ne pouvoit se les cacher à lui-même, et il
 trouvoit au fonds de son cœur un censeur trop actif
 et trop éclairé, pour se laisser endormir ou surprendre.
 Aussi *Tacite*, dans les termes les plus énergiques, nous
 le représente en proie à ses remords, et aux déchire-
 mens de sa conscience coupable ⁽²⁾. “Le plus sage
 “des hommes avoit bien raison de dire, que si l’on
 “descendoit dans le cœur des tyrans, on le trouve-
 “roit meurtri et déchiré, car leur âme en proie à la
 “cruauté, à la débauche, aux sinistres projets, semble
 “tomber en lambeaux sous le fouet des *furies*. En
 “effet, *Tibère* ne trouvoit d’asile ni dans sa fortune-
 “même, ni dans les plus profondes solitudes: les

⁽¹⁾ Annal. Lib. IV. Cap. 71.

⁽²⁾ Annal. Lib. VI. Cap. 6.

“tourmens de son cœur l’y poursuivoient et lui arrachèrent l’aveu des peines dont il se sentoit déchiré.”

Tibère avoit une ame atroce sous tous les rapports: ami perfide, parent dénaturé, despote dur, sanguinaire et implacable, sa cruauté avoit quelque chose de froid et de réfléchi, qui lui assigne la première place parmi les tyrans. Il exerça sur sa propre famille une barbarie sauvage et sans exemple, comme on le voit dans la fin malheureuse de *Drusus* fils de *Germanicus*. Peu content de le faire mourir dans les douleurs lentes et cruelles de la faim, il poursuivit encore sa mémoire et s’efforça de la rendre odieuse par les plus noirs reproches. La description que *Tacite* nous a laissée de ce tragique événement est d’une telle vigueur de coloris, que je crois faire plaisir au lecteur, en la présentant ici tout entière.

(1) “Il alla jusqu’à invectiver le mort, lui reprochant même des défauts corporels: il lui imputoit des desseins funestes contre sa famille, des projets ennemis contre la république. Il avoit fait dresser un journal de toutes ses paroles et de toutes ses actions. Ce fut aux yeux de tous les honnêtes gens

(1) Annal. Lib. VI. Cap. 24.

“le comble de l'atrocité, que de voir tout-à-coup
“des témoins, apostés depuis tant d'années, pour
“surprendre ses gestes, ses gémissemens, et jusques
“aux plus sourds murmures de son cœur. Et c'étoit
“l'ayeul qui recueilloit ces témoignages, qui les
“produisoit en public; à peine pouvoit-on le croire!
“Mais les lettres du Centurion *Actius* et de l'Affranchi
“*Dyodime* étoient si détaillées: elles rapportoient
“jusqu'au nom des esclaves; citoient celui qui avoit
“arraché *Drusus* de sa chambre, en l'accablant de
“menaces et de coups; le centurion-même ajoutoit
“ses propres paroles, pleines de cruautés, dont il
“sembloit se faire valoir: et les discours égarés de ce
“malheureux, qui, dans l'aliénation qu'il feignit d'a-
“bord, présageoit, comme par démence, des malheurs
“à *Tibère*; puis, se voyant sans espérance, rentra dans
“son caractère, et sans égards chargea le tyran d'im-
“précations senties et avouées. *Bourreau de sa*
“*famille*, il avoit détruit le nom et la race entière de
“ses ancêtres; assassiné le fils, la brù et les enfans de
“son frère et rempli sa propre maison de sang et de
“carnage.” Le sénat, glacé de surprise, feignoit
l'horreur, mais la crainte perçoit au travers: “il
“voyoit avec effroi cette méchanceté, jusqu'alors

“ténébreuse et habile à couvrir ses crimes, enhardie
“maintenant au point de faire comme tomber les
“murailles, pour montrer son neveu sous la verge
“d’un centurion, au milieu des outrages et des coups
“d’une troupe d’esclaves et dans l’agonie de l’in-
“anition, leur demandant, sans l’obtenir, un mor-
“ceau de pain.”

A quel excès de honte et d’avilissement falloit-il que les Romains fussent tombés, pour souffrir si long-tems, avec une lâche soumission, la cruauté soupçonneuse, et les crimes atroces de *Tibère*. Et quel contraste entr’eux et leurs ancêtres! Les sentimens nobles et généreux, le courage héroïque, la politique vaste et puissante des anciens Romains, avoient fait place à une lâcheté efféminée, à une vile soumission et aux détours étroits de la dissimulation et de la fausseté. L’éloquence-même, qui dans les beaux jours de Rome, avoit élevé tant de grands personnages à la plus haute considération, avoit perdu son ressort et ses effets. Dégradé de sa dignité naturelle, l’art de l’orateur, n’étoit plus que le langage séduisant d’une servile adulation. En un mot, la noblesse romaine étoit tombée dans un tel avilissement, qu’elle faisoit sa cour aux affranchis et aux esclaves, qui

gardoient les portes de *Séjan* et tenoit à honneur d'être connue d'eux. On vit bientôt des sénateurs n'avoir pas honte de descendre à l'infâme métier de bouffons. A peine peut-on croire le récit que nous fait *Tacite* de la manière altière et insolente dont *Séjan* les traitoit.

On avoit appris à Rome que l'Empereur, quittant l'isle de *Caprées*, s'étoit retiré avec *Séjan* sur la côte opposée de la Campanie; les sénateurs s'y rendirent pour faire leur cour à *Tibère*, ou plutôt à *Séjan*: (1)
 “Là, sans distinction de jour ou de nuit, ils attendirent
 “en plein-air, dans la campagne, ou sur le rivage,
 “tant qu'il plut aux huissiers d'être gracieux ou insolens.
 “Ils revinrent à la ville: les uns, qui n'avoient pas été
 “reçus, ou à qui il n'avoit pas daigné parler, étoient
 “tout effrayés de l'apparence de la disgrâce; et d'au-
 “tres se livroient à la fausse joie d'un bon accueil,
 “qui ne devoit pas tarder à leur devenir fatal.”

Tibère lui-même ne pouvoit s'empêcher de les mépriser profondément, et souvent il lui est arrivé de s'écrier en sortant du sénat: “O hommes lâches et
 “nés pour la servitude!” Sur quoi *Tacite* fait cette

(1) Annal. Lib. IV. Cap. 74.

observation: (1) "la bassesse de la servitude étoit si extrême, qu'elle dégoûtoit jusqu'au despotisme." Mais revenons à notre historien.

Son habileté dans les descriptions n'est pas moindre que sa sagacité pour scruter le cœur humain. Il a le double talent de frapper l'imagination et de toucher le cœur. Son ouvrage en pourroit fournir de nombreux exemples: je me contenterai d'en citer deux ou trois traits des plus frappans, tirés de cette partie qu'il a intitulée *Histoires*. Ses *Annales*, sans doute, contiennent quelques morceaux finement traités; mais en général, le style de son histoire est plus aisé, plus coulant, plus approprié au style du récit et de la description: et cependant, il y montre la même énergie, sans ce voile d'obscurité qui arrête quelquefois dans ses *Annales*.

J'ai toujours regardé comme un chef-d'œuvre le récit qu'il nous fait de la conspiration d'Othon contre Galba, et de la mort de ce dernier. Quelle énergie dans cette expression: "deux manipulateurs voulurent que l'Empire changeât de maître, et il en changea!" Et dans cet autre: "Galba ignoroit tout ce qui se

(1) Annal. Lib. III. Cap. 65.

"passoit, et vainement occupé de sacrifices, il fati-
 "guoit de ses prières les Dieux d'un empire qui n'étoit
 "plus le sien." Enfin, la nouvelle de la conspiration
 d'*Othon* parvient jusqu'à *Galba*: il se voit perdu;
 sans résolution personnelle, il s'adresse à ses amis,
 qui le conseillent suivant leurs vues ou leurs inté-
 rêts: c'est dans *Tacite* même qu'il faut voir ce tableau
 vraiment sublime. (1) "*Galba*, incertain, alloit çà et
 "là, au gré de la foule dont les flots l'entraînoient:
 "on voyoit avec effroi les temples et les *Basiliques*
 "remplis d'une multitude qui s'y étoit comme réfu-
 "giée: dans cette masse d'hommes, pas un cri, pas
 "une parole n'échappoit à la bourgeoisie ni au peuple:
 "la consternation étoit sur tous les visages: l'atten-
 "tion ne se fixoit qu'à écouter. Rien ne se sentoit
 "d'un mouvement populaire; rien ne marquoit le
 "calme; c'étoit un morne silence, signe équivoque
 "et commun de la frayeur poussée à l'extrême, ou
 "de la fureur la plus concentrée."

Le tableau qu'il fait de la mort d'*Othon* est
 encore de la plus grande beauté: quel profond senti-
 ment dans ce conseil qu'il donne en mourant à son

(1) Hist. Lib. I, Cap. 40.

neveu *Selvius Cocceianus* ⁽¹⁾! “Qu’il n’oublîât jamais
 “qu’*Othon* avoit été son oncle, mais qu’il n’en gardât
 “point un trop superbe souvenir!” Et quand il parle
 du tombeau qu’on éleva pour *Othon* à *Brixelles*,
 quelle profondeur de pensée, quelle noblesse de sen-
 timens, quelle tendre mélancolie renferme l’énergique
 précision de ce peu de mots! ⁽²⁾ “Ils élé-
 “vèrent à *Othon* un monument modeste, mais du-
 “rable!”

Après la mort d’*Othon*, *Vitellius*, dans sa marche
 vers Rome, voulut voir le champ de *Bédriac*, où son
 armée avoit gagné la bataille qui le mettoit en pos-
 session de l’empire. *Tacite* décrit ainsi cette scène
 d’horreur. ⁽³⁾ “C’étoit un spectacle aussi affreux que
 “dégoûtant: il y avoit six semaines que la bataille
 “s’étoit donnée; le champ étoit couvert de membres
 “épars, de cadavres déformés, d’hommes et de che-
 “vaux; la terre étoit noire et fangeuse de sang cor-
 “rompu; les arbres et les moissons étoient renversés;
 “quelle horrible dévastation! De l’autre côté du

⁽¹⁾ Hist. Lib. II. Cap. 48.

⁽²⁾ Hist. Lib. II. Cap. 49.

⁽³⁾ Histor. Lib. II, Cap. 70.

“chemin, c'étoit un contraste non moins révoltant
 “pour la nature: les habitans de *Crémone* y avoient
 “amassé des tas de lauriers et de roses; ils y avoient
 “élevé des autels, et sacrifié des victimes, en signe
 “de triomphe, à la manière des Rois; signes passa-
 “gers de la joie présente, et funestes avant-coureurs
 “de la ruine qu'ils devoient bientôt leur causer.”

La plupart de ceux qui avoient accompagné *Vitellius*, dit notre historien, furent si touchés à la vue de cet horrible spectacle, témoignage effrayant de l'instabilité des choses humaines, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. *Vitellius* seul, froid et insensible, ne détourna pas même les yeux, un seul moment de cet atroce spectacle; mais se livrant, avec un transport immodéré, au délire d'une joie aveugle, il ne prévoyoit pas le destin fatal qui pendoit sur sa tête, et dont *Tacite* nous fait ensuite un pathétique tableau.

Les troupes de *Vespasien* s'étant emparées de la ville de Rome, sous la conduite d'*Antonius Priscus*, *Vitellius* essaya de se cacher, espérant de pouvoir s'évader pendant la nuit, et rejoindre l'armée que son frère commandoit aux environs de *Terracine* ⁽¹⁾;

(1) *Histor. Lib. II, Cap. 25.*

“Desque l'ennemi eût occupé la ville, *Vitellius*.
“s'échappant par une porte secrète du palais, qui
“donne sur le *mont Aventin*, se fit porter en chaise
“dans la maison de sa femme: son dessein, s'il pou-
“voit passer le jour en sûreté dans cette retraite,
“étoit de rejoindre pendant la nuit les cohortes que
“son frère commandoit à *Terracine*. Mais bientôt,
“soit par l'inconstance de son esprit, soit plutôt par
“cette inquiétude naturelle à la crainte qui se méfie
“de tout et particulièrement de sa situation présente,
“il retourna *au palais*. Ce n'étoit plus qu'une vaste
“solitude: les derniers mêmes des esclaves s'étoient
“échappés, ou s'il en restoit encore quelques-uns, ils
“fuyoient de loin à sa rencontre. Ce vuide, . . . ce
“silence, . . . le saisirent d'effroi; . . . il ouvre
“quelques portes, . . . et recule d'horreur en se
“voyant seul: enfin, las des phantômes de son imagi-
“nation, comme il cherchoit encore à se cacher *dans*
“la plus honteuse retraite, il en fut arraché par un
“centurion de cohorte, nommé *Julius Placidius*.
“De-là, les mains liées derrière le dos, ses vêtements
“déchirés, il fut traîné par la ville, spectacle d'hor-
“reur! au milieu des outrages de la multitude et sans
“obtenir une larme de personne; car la lâcheté de

"ses derniers momens avoit étouffé toute compas-
 "sion On lui présentoit des pointes d'épée
 "pour le contraindre de lever la tête; et de s'offrir
 "lui-même aux opprobres; de voir ses statues qu'on
 "renversoît, de tourner la vue vers *les Rostres*, où
 "*Galba* avoit été massacré; enfin ils le précipitèrent
 "dans les *Gémonies*, où avoit été jeté le corps de
 "*Flavius Sabinus*. . . . Il tomba criblé de blessures,
 "et le peuple, par sa perversité naturelle, poursuivant
 "ce long assassinat, prodiguoit à ce malheureux dans
 "la mort, autant d'injures et d'outrages, qu'il lui
 "avoit rendu de respects pendant sa puissance."

Ce n'est pas seulement dans les grands tableaux
 qu'excelle *Tacite*; il a un talent particulier pour des-
 siner en peu de *touches* des portraits vifs et naturels.
 Le lecteur étonné ne sait ce qu'il doit le plus admirer,
 ou la sagacité du génie qui tient le pinceau, ou la force
 et l'énergie de ses pensées. Parmi toutes ces têtes de
 caractère qui remplissent son ouvrage, je n'en choisi-
 rai que deux, remarquables sur-tout par leur contraste;
 c'est *Séjan* et *Helvidius Priscus*. L'un de ces person-
 nages est le modèle de toutes les vertus, qui peuvent
 orner et embellir la nature de l'homme; l'autre est

un exemple de tous les vices qui peuvent l'avilir et la déformer. C'est ainsi qu'il représente *Séjan*.

(1) "Il étoit d'une complexion forte, dur au travail, et d'un caractère audacieux; circonspect pour lui-même, insidieux pour les autres; souple et flatteur, ou superbe et altier, suivant les circonstances. Il affectoit le désintéressement en public, et étoit secrètement dévoré de la soif d'acquérir. De-là tous ses contrastes: tantôt magnifique et libéral; plus souvent surveillant et intéressé: toutes qualités criminelles, quand la fausseté s'en fait un chemin vers l'autorité suprême."

Mais, dans le portrait d'*Helvidius Priscus*, il semble s'arrêter sur son sujet avec complaisance; on voit que le peintre a touché cette tête avec amour. Fatigué de la peinture de tant de vices et de crimes qui ont souillé son pinceau, il respire enfin en trouvant à contempler avec délices une ame vertueuse, dont les mouvemens sont si analogues à ceux de son propre cœur. (2)

(1) Histor. Lib. IV. Cap. 1.

(2) Histor. Lib. IV. Cap. 5.

“*Helvidius Priscus* étoit né à *Téracine*, municipe
 “en Italie: son père se nommoit *Clavius*, et avoit eu
 “le grade de *Primipile*. Il développa dans sa jeu-
 “nesse, par de profondes études, le génie qu’il avoit
 “reçu de la nature, non pour couvrir, comme plu-
 “sieurs, une lâche oisiveté du nom de philosophie,
 “mais pour fortifier son ame contre la fortune, et
 “servir utilement son pays. Il écouta les maîtres de
 “la sagesse, et apprit d’eux qu’il n’y a de *bon* que
 “l’honnête; de *mal* que le *vice*: que le crédit, la nais-
 “sance et tout ce qui est hors de l’homme, n’a nul
 “caractère en soi de *bien* ni de *mal*. Il n’avoit encore
 “exercé que la *Questure*, quand il fut choisi pour
 “gendre par *Thræsea Petus*; et il ne prit rien mieux
 “des mœurs de son beau-père, que l’amour de la
 “liberté. Citoyen, sénateur, mari, gendre, ami,
 “toujours parfait dans tous les rapports de la société,
 “incorruptible aux richesses, et inflexible dans la
 “vertu, inaccessible à toute crainte. Il y en avoit
 “qui l’accusoient de trop rechercher la réputation:
 “mais l’amour de la gloire est la dernière foiblesse
 “du sage.”

Quelques personnes s’étonneront peut-être, qu’en
 faisant l’éloge de *Tacite*, je ne parle point de ses dis-

cours. Il est certain qu'ils ont un grand mérite, mais je ne puis m'empêcher de dire que ce n'est pas en ce genre qu'il excelle. On reconnoît dans tous la même forme, le même tour d'esprit; c'est toujours l'auteur qui parle, par la bouche du personnage qu'il met en scène. La pensée, l'expression, la coupe-même des phrases, tout annonce le même moule: en cela, il est inférieur à *Tite-Live*, qui entre si bien dans les circonstances différentes, adapte son génie au sujet, et sait garder le caractère du personnage qu'il fait parler.

Je ne discuterai point ici, si des discours d'apparat, si parfaits qu'ils puissent être, doivent trouver place dans une histoire: si j'osois hasarder mon opinion, je dirois qu'ils déparent la dignité de l'histoire, par le mélange qu'ils admettent du *faux* avec le *vrai*. Et en cela, je m'honore de me trouver d'accord avec un des plus scavans et des plus habiles écrivains de notre siècle, le Docteur *Blair*, professeur de rhétorique et de belles-lettres dans l'Université d'*Edinbourg*, et dont les écrits ne peuvent manquer de perfectionner le goût, et de former le cœur de ceux qui les étudieront avec soin.

C a

Il me resteroit encore à parler de la vie d'*Agri-
cola*, des mœurs des *Germanis*, et des causes de la
corruption de l'Eloquence; trois sujets, où *Tacite* déploie
avec le même avantage toute la beauté de son génie;
mais cet *essai*, déjà trop long peut-être, auroit été
surchargé; je pourrai en faire la matière d'un dis-
cours séparé.

J. M—é.

VUES SUR L'AGRICULTURE.

*Nihil agricultura melius, nihil dulcius, nihil
homine libero dignius.*

Il n'y a rien de plus utile que l'Agriculture, rien
de plus doux et de plus digne de l'homme libre.

Cicéron, Traité des Devoirs. Livre I.

Ce n'est pas seulement par son utilité-même que
l'Agriculture est le premier des arts; c'est encore par

son importance morale et son influence politique sur le sort des nations. Chez tous les peuples, l'histoire de l'Agriculture est liée à l'histoire de la religion; partout elle fut le premier présent des dieux, et pour les hommes le premier lien de société, le premier nœud de toutes les affections de la nature, le premier moyen de reconnaissance et d'amour envers l'Etre-Suprême. Avant qu'aucun temple eût été élevé au Dieu de l'univers, ou que *Phidias* eût fait tomber à genoux un peuple enthousiaste devant le *Jupiter Olympien*, *Abel*, avec un cœur pur, offroit au Seigneur le premier-né de ses agneaux, et *Caïn*, dans un dépit envieux, présentoit ses gerbes, dédaignées par celui qui lit dans les cœurs, tandis que le feu du ciel descendoit pour consumer l'holocauste du *Juste*. Le bonheur de la vie patriarcale, consacré par le plus ancien et le plus révérend des livres et les fables de l'âge-d'or, célébrées par les poètes et les peintres, sont des témoignages subsistans de l'innocente félicité des hommes, lorsque, dans l'enfance du monde et sous les *lixières* de la nature, ils n'avoient pas encore multiplié les besoins et les fureurs de l'amour-propre et des passions.

La longue vie des hommes, avant le déluge, les avoit mis sans doute en état de porter à une grande perfection les méthodes de la culture: la première nation, que nous présente le monde renouvelé, est un grand peuple agricole, moral et religieux, dont toutes les institutions semblent avoir eu pour base l'Agriculture, dans un tems où le reste du monde étoit presque entièrement plongé dans la barbarie: ce sont les *Egyptiens*. La fertilité naturelle de leur sol, accrue encore par les inondations périodiques du *Nil*, et le travail industrieux des habitans, leur donna une telle masse de puissance et de population, qu'ils régnèrent pendant long-tems sur tout l'*Orient*, et passèrent avec raison pour le peuple le plus sage, et le plus heureux de la terre. *Hérodote*, qui avoit voyagé dans ce pays, et connoissoit particulièrement les méthodes de culture et l'industrie de ses habitans, nous a laissé les détails les plus curieux sur la manière intelligente, dont ils dirigeoient la conduite des eaux, et l'appliquoient aux différens usages de l'Agriculture. La prospérité politique de cet empire, née de la fécondité de son territoire, se releva constamment de toutes les révolutions; et lorsqu'enfin abattu, avec le reste du monde, sous le colosse de la puissance romaine, il

il ne lui resta plus que la terre et le travail, *l'Egypte* étoit encore le grenier du peuple romain.

Les Grecs, colonies égyptiennes, apportèrent, dans leurs nouveaux établissemens, le respect et les procédés de l'Agriculture. Cet art fut chez eux dans un haut degré d'estime, comme nous en pouvons juger par les écrits d'*Hésiode*, un de leurs plus anciens poètes, dans l'ouvrage qu'il a intitulé, les *Travaux et les Jours*: il en a laissé de beaux préceptes, et de grands éloges. Dans le tems-même que les arts d'agrément se développèrent avec le plus de magnificence et de goût, celui-ci, le premier et le plus utile, fut particulièrement cultivé par les Athéniens: les rites et les cérémonies religieuses le consacroient avec pompe; le culte de *Cérès* étoit un des plus solennels; et en troubler les sacrifices étoit un crime puni de mort. Les Grecs les premiers imaginèrent ces peintures *bucoliques* de la *vie pastorale*, si étroitement liée à la pratique du labourage; et ce peuple voluptueux, qui méloit dans ses goûts la sagesse, la gloire, et les grâces, ne chantoit pas avec moins de plaisir les vers de *Théocrite*, de *Bion*, et de *Moschus*, que ceux d'*Anacréon*, de *Pindare* et d'*Homère*.

Mais aucun peuple de l'antiquité n'imprima plus que les Romains un caractère de dignité à l'*Agriculture*. Les sénateurs vivoient à la campagne, et cultivoient leurs champs de leurs propres mains: c'étoit-là qu'on alloit chercher les *Curius*, les *Cincinnatus* et les *Fabricius*, pour les mettre à la tête des légions triomphantes; et la terre, suivant l'expression d'un de leurs historiens, sembloit se réjouir d'être ouverte par un soc couronné de lauriers ⁽¹⁾. On a remarqué même que quelques-unes des plus nobles et des plus anciennes familles romaines tiroient leur nom de quelque espèce de grain, dont elles avoient autrefois affectionné particulièrement la culture; telles que les *Pison*, les *Lentules*, les *Fabius*, etc. Celui, qui négligoit l'administration de son patrimoine, étoit sujet aux réprimandes publiques du *Censeur*, et un économiste intelligent étoit généralement estimé et honoré.

Caton l'ancien, *Varron* et *Columelle*, ont écrit sur l'Agriculture; et leurs différens traités, sur-tout ceux de *Columelle*, sont estimés parmi les plus précieux restes de l'antiquité. *Virgile*, dans ses *Géorgiques*, le plus fini de ses ouvrages, traite des différentes par-

(1) Terra gaudebat vomere laureato. Vel. Pater.

ties de la culture, et il a revêtu cet art utile et important des plus brillantes couleurs de sa poésie enchantée. Quel délicieux tableau du bonheur champêtre il fait à la fin du second livre!

“Heureux l'homme des champs, s'il connoît son
bonheur!

“Fidelle à ses besoins, à ses travaux docile,

“La terre lui fournit un aliment facile ⁽¹⁾.

L'irruption des barbares du *nord* ne fut pas moins fatale à l'Agriculture, qu'elle ne l'avoit été aux arts, aux sciences et aux lettres. C'étoit des peuples *nomades* ou *chasseurs*, accoutumés à l'oisiveté de la vie errante. Ils ne cultivoient que de petits terrains *clos*, près de leurs habitations momentanées, et n'avoient ni le goût, ni la patience de se livrer au ménage des champs. Ce genre de vie sédentaire et laborieux leur paroissoit lâche et méprisable; ils en faisoient la *corvée* des esclaves: ainsi fut avili et dégradé, dans l'opinion générale, un art, qui autrefois avoit été

(2) O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolae! Quibus ipsa procul discordibus armis
Fundit humo facilem victum justissima tellus.

Virgil. — Imité par l'abbé de Lille.

jugé digne d'être l'étude des têtes couronnées, et sur lequel avoient écrit plusieurs princes, tel qu'Attale Roi de *Pergame*, *Archelaüs* Roi de *Cappadoce*, et l'Empereur *Albinus*!

L'esprit, les mœurs, et les maximes de l'antiquité étoient perdus pour l'Europe, retombée dans la barbarie: l'Agriculture suivit le sort des autres arts, et resta pendant plusieurs siècles languissante, oubliée ou méprisée. Le règne de *Charlemagne* fut un éclair dans cette nuit des tems; les connoissances humaines firent un effort pour reparoître, et l'Agriculture sembla soulever la tête, en France et dans quelques parties de l'Italie.

Ce ne fut qu'à l'époque du 15^e. siècle, où un nouveau jour commençoit à éclairer l'Europe, que l'Agriculture sortit de l'avilissement et de l'oppression. Les nuages de l'ignorance se dissipèrent; on recherchoit les vérités utiles; avec les lumières, il reparut une certaine dignité dans la nature humaine. Le système oppressif de la glèbe fut presque universellement renversé; les cultivateurs ne furent plus considérés comme des esclaves; et leur sûreté, comme leurs propriétés, furent mises sous la protection de la loi.

A mesure que la science de l'administration s'est perfectionnée, l'agriculture a acquis plus d'importance aux yeux des gouvernemens; et les progrès de la physique, de l'histoire naturelle et de la chimie, ont développé les rapports étroits qui se trouvent entre l'Agriculture et toutes ces sciences. Ce nouveau cours ouvert aux idées a singulièrement favorisé les progrès de l'Agriculture; et elle a reçu plus de perfection des nations modernes, qu'elle n'en avoit pu acquérir de la part des *Egyptiens*, des *Grecs* et des *Romains*.

Mais c'est sur-tout dans la *Grande-Bretagne*, et depuis un petit nombre d'années, que l'Agriculture, a fait les progrès les plus étendus et les plus rapides. Ce seroit une chose curieuse à observer, dans une *histoire philosophique*, que cette texture insensible, et presque généralement *inaperçue* de la législation, du climat, de la position géographique et des circonstances, politiques ou particulières d'une nation, qui, dans un certain tems, qu'on ne pourroit autrement ni avancer, ni reculer, déterminent les opinions générales, et le goût public vers un certain genre d'idées. Si, par d'autres circonstances, qui tiennent à d'autres causes étrangères ici, cette nation a une grande prépon-

dérance dans le monde politique, elle influe comme modèle sur les autres peuples, et la société générale reçoit une modification nouvelle par un torrent de pensées, dont on seroit embarrassé de trouver la source.

C'est ainsi qu'au 15^e. siècle, l'enthousiasme des arts s'alluma en Italie, et se répandit de-là dans toute l'Europe; mais le feu sacré conservera toujours son foyer dans le *Latium*; c'est le domaine d'*Apollon* et des *Muses*; le ciel, le gouvernement, la position des lieux, les monumens, les ruines, tout assure à cette terre sacrée la possession exclusive du génie de l'antiquité.

Le caractère des Anglais est grave et méditatif; la réflexion mène à la justesse; et quand elle est habituelle dans les individus, elle donne un certain ton géométrique et raisonnable à l'esprit-national. Depuis un siècle, le gouvernement britannique a pris une consistance et une vigueur d'ensemble qui, en éteignant tout esprit de faction, a laissé un grand loisir à l'activité des esprits spéculatifs. On étoit dégoûté d'ailleurs par les malheurs précédens; un peuple, qui a éprouvé une révolution, n'en veut plus. L'extrême industrie de cette nation, ses nombreuses

fabriques, les actes d'encouragement du *Parlement* et l'étendue du commerce, donnent une grande valeur aux *denrées* et *matières-premières*; les *primes d'exportation* stimulent encore l'intérêt: si l'on ajoute à ces causes, l'influence de quelques autres *loix* de détail, qu'il seroit trop long d'énoncer ici, on jugera que l'Angleterre est *morale*ment, et *politique*ment constituée, pour être aussi agricole que commerçante.

Observez maintenant que par la nature-même du climat, la qualité de l'air, la distribution des eaux, et le genre de verdure qui résulte de cette combinaison, il n'y a point de pays qui présente plus d'aspects pittoresques, et qui multiplie davantage les sites *romantiques*, (comme ils disent): ajoutez encore que l'usage général des *clôtures* laisse à chacun le droit de varier et de diviser à son gré les *soles* de la culture; et que la multitude des paysages, disposés suivant la nouvelle *méthode des Jardinistes pittoresques*, a fait de toute l'Angleterre comme un vaste *jardin-anglais*. Il résulte, de ces dernières remarques, la nécessité d'un goût presque général pour la campagne et les occupations rurales.

Ainsi, le sentiment se combine avec les idées et les passions intéressées, et produit un esprit

presque généralement agricole. Les modes anglais prévalent en Europe aujourd'hui, et le *verd anglais*, les *jardins-pittoresques* et l'art du fermier, l'établissent généralement. Pour que cette révolution fût complète, il a fallu que *l'esprit* du *puritanisme* ait allumé le génie de *Milton* et créé le *Paradis-perdu*, et la belle description de *l'Eden*: il a fallu que ces sublimes conceptions eussent été mûries et modifiées dans l'imagination *homérique* de *Pope* et de *Kent*. Dans la réunion de tant de causes physiques, morales et politiques, qui ont produit un effet général et important sur la société moderne des nations policées, se seroit-on attendu à trouver, comme élémens nécessaires, deux poètes et un peintre?

La Grande-Bretagne a donc donné l'exemple à l'Europe entière d'une attention généralement tournée vers l'Agriculture; il s'est établi, en *Angleterre* et en *Ecosse*, des Sociétés d'Agriculture, et il en est résulté pour ces deux pays les plus grands avantages: plusieurs personnes distinguées et de grands propriétaires ont fait des ouvrages importans sur la science du fermier et le ménage des champs, et, en particulier le *Lord Kaimes*, *M. Arthur Young*, *M. Anderson* etc. L'administration personnelle de ses propriétés est

devenue un état considéré en Angleterre; c'est ce qu'on appelle *farmer-gentleman*; et *M. Young* est reconnu pour le premier de l'Europe. Personne n'ignore le mérite de son *Voyage dans l'intérieur de l'Angleterre et de la France*, qu'il a entrepris dans les vues du plus noble et du plus louable patriotisme. Les conseils, qu'il donne pour l'amélioration de la culture dans ces deux royaumes, ne pourroient manquer, s'ils étoient suivis, d'apporter à l'un et à l'autre les plus grands avantages.

Ces considérations générales nous conduisent naturellement à une vue d'intérêt pour le pays où nous nous trouvons; si elle étoit adoptée, notre passage n'auroit pas été inutile; et un mal individuel auroit pu produire un bien général.

Il y a une branche d'agriculture que les Anglais ont portée à un haut point de perfection; c'est le semis et la culture de presque tous les *Gramens* et végétaux, propres à la nourriture et à l'engrais des bestiaux. Dans le *Holstein*, où le climat et le sol ont beaucoup d'affinité avec celui de l'Angleterre, on voit avec peine que les fermiers ne donnent pas plus d'attention à la culture des différentes espèces d'herbes. Il en existe une qu'on voit rarement ici, et qui

pourroit y être cultivée sans beaucoup de travail ou de difficultés. Elle est de la famille des pois, et se nomme en Anglais, *Milk-vetch*, *Liquoris-veth*, ou *Milk-vort*, (l'herbe au lait): cette plante vient dans les plus mauvais terrains, qui se refusent à toute autre espèce de culture. J'ajouterai ici la description et les détails que nous en donne *M. Anderson*.

“*Milk-vetch* (l'herbe au lait) est une plante
 “très-ressemblante, sous quelques rapports, au *trèfle*.
 “*blanc*: sa tête produit un grand nombre de jets, qui
 “retombent tout autour et environnent le pied.
 “Chacun de ces jets donne une multitude de bouquets
 “en grappes de fleurs d'un beau jaune, comme celui
 “du *Genêt* commun. A ces fleurs succèdent des gous-
 “ses *légumineuses* remplies de petits grains. Ce genre
 “de *gramen* se trouve avec abondance dans les vieux
 “pâturages; mais comme c'est de toutes les espèces
 “d'herbes, celles dont tous les bestiaux sont le plus
 “avides, ils lui laissent rarement le tems de venir
 “en fleurs dans les terres de *pâture*: ainsi, ce n'est
 “que sur les bordures des terres-à-bled, ou le long
 “des parcs, clos, inaccessibles aux bestiaux, que nous
 “avons eu le moyen d'observer cette plante. Comme
 “on a remarqué que les vaches, nourries de ce fourrage

“produisoient un lait plus épais et en plus grande
 “abondance, on a fait de cette propriété le nom de
 “la plante.”

“Un des principaux avantages de ce germen, c'est
 “de réussir parfaitement dans les terrains les plus
 “maigres et qui se refusent à toute autre espèce de
 “production. On en a fait l'essai dans des terres si
 “pauvres que la *bruyère* même, (*Erica communis*)
 “n'y pouvoit croître. Dans les sables, même les plus
 “stériles et les plus arides, elle a donné un si grand
 “nombre de jets, et tant de grappes belles et touffues
 “couvroient la terre, que le succès a passé toute
 “espérance. Un autre avantage de cette plante c'est
 “d'être perpétuelle: plusieurs années s'écoulent, avant
 “qu'elle ait atteint sa pleine vigueur et son entière
 “perfection; mais dès qu'elle est une fois établie dans
 “un terrain, elle y demeure un très-grand nombre
 “d'années; ses pieds s'étalent et se serrent, et elle
 “y donne annuellement une grande quantité de rejets.
 “Le Milk-vetch fleurit au printemps, dans le même tems
 “que le trèfle, et quand il a été coupé ou pâturé, il
 “ne repousse pas beaucoup jusqu'à l'été.” (1)

(1) La meilleure pratique est de le faire manger sur place
 par le gros bétail; et après cela, quand l'herbe est courte,
 d'y mettre les montons.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de juger que cette plante réussiroit parfaitement dans plusieurs cantons du *Holstein*, particulièrement dans les environs d'*Altona*, où les terrains sablonneux se rencontrent si communément. En tout cas, il n'y a point d'inconvénient à en faire l'essai, et s'il réussissoit, ce seroit pour moi la plus grande satisfaction que d'avoir contribué, de quelque manière que ce soit, à la prospérité et au bien-être d'un pays où j'ai reçu tant de marques d'hospitalité et d'amitié.

J. M—é.

PORTRAIT ET CARACTÈRE DU CÉ- LÈBRE PROFESSEUR EULER.

La Biographie est une partie de l'histoire plus essentielle qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil. C'est à la négligence dans laquelle on l'a laissée si longtemps, qu'il faut attribuer les obscurités qui couvrent l'histoire générale. Les nations ne sont que des masses mobiles, qui dans leurs actes, comme dans leurs opinions, se précipitent tumultueusement dans

les routes qui leur sont ouvertes: un petit nombre d'hommes, répandus sur la suite des âges, anime ou contient les passions de la multitude, dirige ou égare ses idées; la foule passive obéit à la pression du génie, comme à celle de l'atmosphère sans la connaître; celui qui ne lit que les *Annales* ne voit que des effets sans causes apparentes; c'est l'histoire des pensées de quelques hommes qui est l'histoire du monde. En vain *Romulus* auroit fait *Rome*, si la fortune n'avoit donné *Numa* pour faire les Romains.

Mais ce n'est pas sous ce point de vue de la *politique générale* que la vie de quelques hommes est le plus intéressante à l'humanité; il y a eu peu de fondateurs de *cultes* et de *loix*; et quoique ces grandes masses d'opinions qu'ils ont élevées donnent aux peuples leur première forme de consistance, elles ne produisent pourtant, si j'ose le dire, que le matériel de l'histoire; c'est-là que sont les forces; ce n'est pas là que sont les agens.

Car autrement, les institutions primitives une fois posées, les nations demeureroient immuables, et la fluidité des générations n'entraîneroit pas l'immobile permanence de l'espèce sociale. Mais les ouvrages des mortels sont mortels comme eux; la

fixité est le caractère exclusif des loix de la Providence. Ainsi les arts, les sciences, et leurs conséquences naturelles, les opinions et les mœurs, marchent et avancent dans une progression successive, dont le plan général est le développement inconnu de la création; chaque génération nouvelle apporte une nouvelle modification; un siècle ne ressemble jamais à celui qui l'a précédé; et on ne s'étonne de voir de nouveaux résultats, que parce qu'on n'a pas saisi à mesure les causes qui les préparent. C'est dans la Biographie qu'un esprit attentif en recueillera les principes.

Les hommes qui agissent le plus sur le monde, ce sont ceux que le monde ne connoît pas. Peuple dispersé de *penseurs*, séparés par l'espace et par le tems, qui ne communiquent entr'eux que par les livres; dont les actes ne sont que des conceptions de la pensée: conceptions cependant dont la série forme l'histoire de l'esprit-humain, et qui impriment à chaque siècle sa physionomie particulière.

Ils sont répandus, comme des fanaux, sur la suite des siècles, pour éclairer et conduire l'humanité; quelquefois ils l'égarèrent parce que les dissonances mêmes entrent dans l'harmonie générale du système com-

plet: mais tandis que le monde est livré aux disputes (¹) des sophistes orgueilleux, il se trouve toujours, dans chaque âge, quelque génie privilégié à qui les intérêts de la vérité semblent confiés, et qui reste comme le témoin de la Providence.

L'esprit et le caractère d'Euler m'ont paru mériter sous ce point de vue une attention particulière. Né dans le dix-huitième siècle, au milieu des excès de la philosophie, contemporain de *Dalembert*, de *Diderot*, de *Rousseau*, d'*Helvétius* et de *Voltaire*, sa vie a été un long désaveu des mensonges de la science; il a vu élever ce prodigieux édifice de l'*Encyclopédie*. Depuis les découvertes de *Thalès* et d'*Euclide*, jusqu'aux ballons aérostatiques, il a tout étudié, tout connu; il a eu le bilan de l'esprit humain; et, comme on a dit de *Brutus* qu'il étoit le dernier des Romains, on peut dire d'Euler qu'il est le dernier des philosophes.

Il est donc également curieux et instructif d'examiner l'esprit, le caractère et les mœurs de ce grand-homme, et de le mettre en opposition de ces esprits, superficiels et ignorans près de lui, qui ont surpris l'admiration et la crédulité de leur siècle, et plongé

(¹) Mundum tradidit disputationibus eorum.

la génération actuelle dans une crise de malheurs, devenue pour toute l'Europe une calamité générale.

Euler est universellement reconnu pour le plus grand mathématicien et le premier astronome du dix-huitième siècle. La réputation de *Clairaut* et de *Dalembert* est restée fort au dessous de la sienne; il a fait des découvertes nombreuses et brillantes; et cette science, où il a particulièrement excellé, passoit aux yeux du monde, trompé par sa modestie, pour son étude favorite et presque exclusive. Il en possédoit l'histoire à fond; et quand il se livra à de nouvelles recherches, ce ne fut qu'après avoir épuisé tout ce que l'esprit-humain avoit acquis en ce genre.

Une vie laborieuse qui ne connoît de repos que le changement d'études, ne pouvoit être remplie par une seule science; et un esprit actif et pénétrant, qui saisissoit l'embranchement général des connoissances, ne pouvoit s'arrêter dans le cours de ses recherches. De la mesure de l'étendue et des corps, *Euler* passa rapidement à l'étude-même des propriétés des corps; ainsi l'histoire-naturelle, la botanique, la chimie, la médecine, toutes les parties de la physique furent bientôt son domaine.

Mais ce qui paroît plus surprenant, c'est qu'il ait trouvé le tems de s'appliquer profondément aux *Belles-Lettres* et de s'enfoncer dans cette partie lente, pénible et fastidieuse qu'on appelle *l'érudition*. Il avoit lu, avec attention et avec goût, les plus célèbres écrivains de *l'ancienne Rome* et en analysoit parfaitement les beautés.

Il connoissoit également bien l'histoire civile et littéraire de tous les siècles et de tous les peuples; et les étrangers, que sa réputation attiroit auprès de lui, ne pouvoient se lasser d'admirer cette immensité de connoissances acquises par un vieillard, dont la longue vie sembloit avoir dû être absorbée par ses profondes études mathématiques.

C'est ici sur-tout que se fait remarquer l'heureuse influence du choix des études sur les dispositions naturelles: *Euler* avoit une mémoire prodigieuse, et si elle eût été abandonnée à elle-même, la multitude des objets qu'il y entassoit sans cesse y auroit infailliblement porté le désordre, la confusion et cet embarras de notions diverses pire que l'ignorance. Mais heureusement ses premiers regards s'étoient tournés vers la *géométrie, la science de l'ordre et des proportions*: il reçut d'elle une justesse, une rectitude

d'idées qui se répandirent sur toutes ses études; les objets se classèrent dans son intelligence, comme dans la nature, avec méthode: dans ses immenses lectures, son esprit vif et ardent faisoit une subite séparation des matières dignes d'attention et de curiosité, et les enlevoit à tout ce qui étoit superflu, comme le feu consume la soie et ne laisse que le métal pur. Tous ces résultats se combinoient, se modifioient, s'embranchoient dans son esprit, selon l'ordre exact des analogies et des rapports; et par cet artifice *de la conception humaine*, qui est le plus admirable secret de la création, son intelligence sembloit, *comme la chambre obscure*, rapporter, *en proportion réduite*, le spectacle général des sciences.

Il n'oublia jamais rien, parce qu'il mit toujours de l'ordre dans tout ce qu'il apprit, et qu'un enchaînement exact lioit entrelles toutes ses pensées, où la méditation n'avoit pas moins de part que la mémoire. Celle-ci, quand elle n'est que l'effet d'une certaine mollesse *sigillée* qui reçoit et conserve les impressions des objets, n'a rien de solide et d'utile; les traces se mêlent et se confondent; toutes les liaisons sont brisées; tous les rapports sont intervertis; l'intelligence n'en tire aucun secours: mais quand

la réflexion a tout rédigé, tout classé, tout mis en place, il se forme dans l'esprit une chaîne générale de jugemens, qui est une des qualités les plus éminentes et les plus nécessaires des grands génies. Euler auroit pu réciter, d'un bout à l'autre et sans hésiter, toute l'*Enéide* de Virgile; et il indiquoit avec certitude le premier et le dernier vers de chaque page, dans l'édition dont il avoit coutume de se servir.

Sa constitution étoit forte et robuste, et la modération de sa vie, qui ne fut qu'une longue contemplation, l'entretint constamment dans la plus vigoureuse santé. Sa jeunesse avoit été sans passions; sa vieillesse fut sans infirmités et sans regrets.

Son caractère étoit doux et aimant: et en effet une ame constamment appliquée à la contemplation de la nature, isolée de tout intérêt, et n'entretenant aucune rivalité avec les hommes, ne peut manquer d'être tendre et sensible. Associé par la sublimité de ses vues au plan de la création, ses sentimens s'élèvent avec ses idées; elle désapprouve sans haïr; elle plaint sans condamner; elle a de la pitié, sans avoir du mépris. On remarquoit cependant dans ses manières quelque chose de brusque, qui tenoit à la franchise, à la vivacité, à l'oubli ou à la négligence

des formes de cette politesse, qui souvent dans la société n'est qu'un masque trompeur : mais, par une juste compensation, cette vivacité et cette franchise lui donnoient une gaieté naïve et simple, et une originalité très-piquante dans la manière de raconter. Toute la hauteur du génie dispa-roissoit alors ; il se mettoit à la portée de tous, et sa conversation étoit amusante et agréable. Sa pétulance alloit quelquefois jusqu'à l'irritabilité ; mais cette inflammation subite s'éteignoit aussitôt d'elle-même ; et il n'a jamais su ce que c'étoit qu'une mauvaise volonté permanente contre qui que ce soit.

Une probité sévère et incorruptible étoient en lui une conséquence nécessaire de cette rectitude de l'esprit et du cœur, qui formoit le système général de son ame. Passionné pour la vérité, il s'élevoit avec indignation contre tout ce qui avoit l'air de la ruse, de l'artifice et de la fausseté.

Sa piété étoit vive, sincère et fondée sur une raison éclairée : son intelligence avoit touché les bornes du monde sensible ; et, comme *Leibnitz* et *Newton*, il tomboit à genoux dans une profonde humilité devant l'immensité du Créateur. Sa dévotion

étoit fervente; car son cœur étoit pur et ardent, comme son esprit étoit profond et élevé; et malgré les clameurs et les sophismes de la philosophie moderne, il n'a jamais cessé de rendre hommage à la certitude du Christianisme. Il pensoit que l'orgueil et l'ignorance sont les seules sources de l'impiété, et qu'une profonde connoissance des choses donne une grande évidence à la religion. Il sentoit toute l'importance de la foi des Chrétiens pour la dignité et le bonheur de la nature humaine; et il regardoit les détracteurs et les antagonistes de la religion comme les plus dangereux ennemis de la société; et rempli pour tous les hommes d'une tendre bienveillance, c'étoit contre les *Athées* seuls et les prédicateurs de l'*Athéisme*, qu'il se sentoit une haine prononcée et irréconciliable. Euler, prosterné aux pieds des autels, devant le Dieu de Bacon, de Pascal et de Newton, est la dernière réponse à tout ce qu'ont écrit Voltaire et Rousseau &c.; c'est la protestation du génie contre l'orgueil. Si l'on compare l'étendue d'esprit, l'espèce des études, le caractère, les mœurs; et qu'avant que d'apprécier le témoignage, on examine les témoins, qui pourroit hésiter sur la solution d'un tel problème, entre le premier des géomètres du

18^e. siècle et deux rhéteurs; entre *Euler* et l'auteur des *Confessions* (1).

Quelque esprit qu'ait un homme, les vérités de sentiment ne lui seront jamais révélées que par son cœur; *Euler* ne put se démontrer la religion que parce qu'il la sentoit: il soumit à l'analyse ses sentimens comme ses idées; et aucune vérité ne pouvoit échapper à un homme, qui avoit le cœur le plus tendre, et l'esprit le plus éclairé. Il sentoit, il comprenoit "que le bonheur d'adorer doit être la félicité "d'une nature sublime: les animaux ne le connoissent "point; les hommes ne le connoissent qu'imparfaitement; mais il doit exister (2) dans une autre nature "avec toute l'ivresse de l'enthousiasme."

(1) Un fait très-remarquable, et qu'il est nécessaire de transmettre à la postérité, c'est celui-ci, qui a été consigné dans tous les *Papiers-nouvelles* du tems, et qui s'y perdroit. *Lebon*, cet atroce commissaire de *Roberts-pierre*, qui a massacré un quart des habitans d'*Arras* sa patrie, étant mis en justice à son tour par une autre faction et condamné, s'écria, "Ah! ce malheureux J. J. Rousseau m'a "perdu avec ses principes." Si l'on rassembloit tous les aveux de même espèce, de combien de milliers de victimes les écrits des faux philosophes n'ont-ils pas été l'arrêt de mort!

(2) The enjoyment of adoring is of an exalted nature. Brutes know nothing of it; man is incompletely formed for it. Angels must partake of it with rapture.

R. C. Dallas, Esq. on adoration.

La fin de sa vie fut douce et tranquille, comme l'avoit été cette carrière de vertus et de travaux utiles. Quelques *étourdissemens* le surprirent au commencement de Septembre 1783; il n'y fit pas d'attention, parcequ'il étoit alors occupé à calculer les mouvemens des *globes aërostatiques*. Fort peu de tems après, comme il prenoit *le thé* avec ses petits-enfâns, il fut frappé d'un coup d'*apoplexie*, qui l'enleva dans la 76^e année de son âge.

Sa vieillesse fut heureuse et honorée: il obtint, sans la chercher, cette gloire, compagne inséparable du génie; il eut la considération publique qui ne manque jamais à une vie irréprochable; et il goûta, dans le sein de sa famille, de ses proches et de ses amis, ces tendres soins qu'un ame sensible peut seule inspirer et apprécier.

Dans les derniers tems de sa vie, il étoit devenu aveugle, et cette ame sereine, séparée d'avance de la matière et des sens, abandonnée à la richesse de ses pensées et à la tendresse de ses sentimens pour une famille chérie, sembloit, dans le bonheur d'*aimer* et de *connoître*, faire l'apprentissage de l'*immortalité*. Ce rapprochement de la mort tranquille du *Juste*, isolé déjà du monde et des sens avec la vie du *Sage*, uniquement

occupé de la recherche de la vérité, présente le plus sublime tableau que puisse offrir l'humanité: il impose silence à tous les sophismes de l'esprit, et laisse dans le cœur le sentiment profond d'une ame immortelle, qui a traversé le monde, comme une longue trace de lumière, sans être ni obscurcie ni corrompue par les vapeurs de la terre.

Euler avoit eu de sa première femme treize enfans; cinq vivent encore aujourd'hui, dont trois garçons, qui tous se sont distingués dans la profession qu'ils ont embrassée: vingt-six petits-enfans composoient sa famille; c'est au milieu d'eux qu'il a achevé sa longue et glorieuse carrière avec le calme et la tranquillité des anciens patriarches.

QUESTION PROPOSÉE A LA RECHERCHE CURIEUSE DES ANTIQUAIRES.

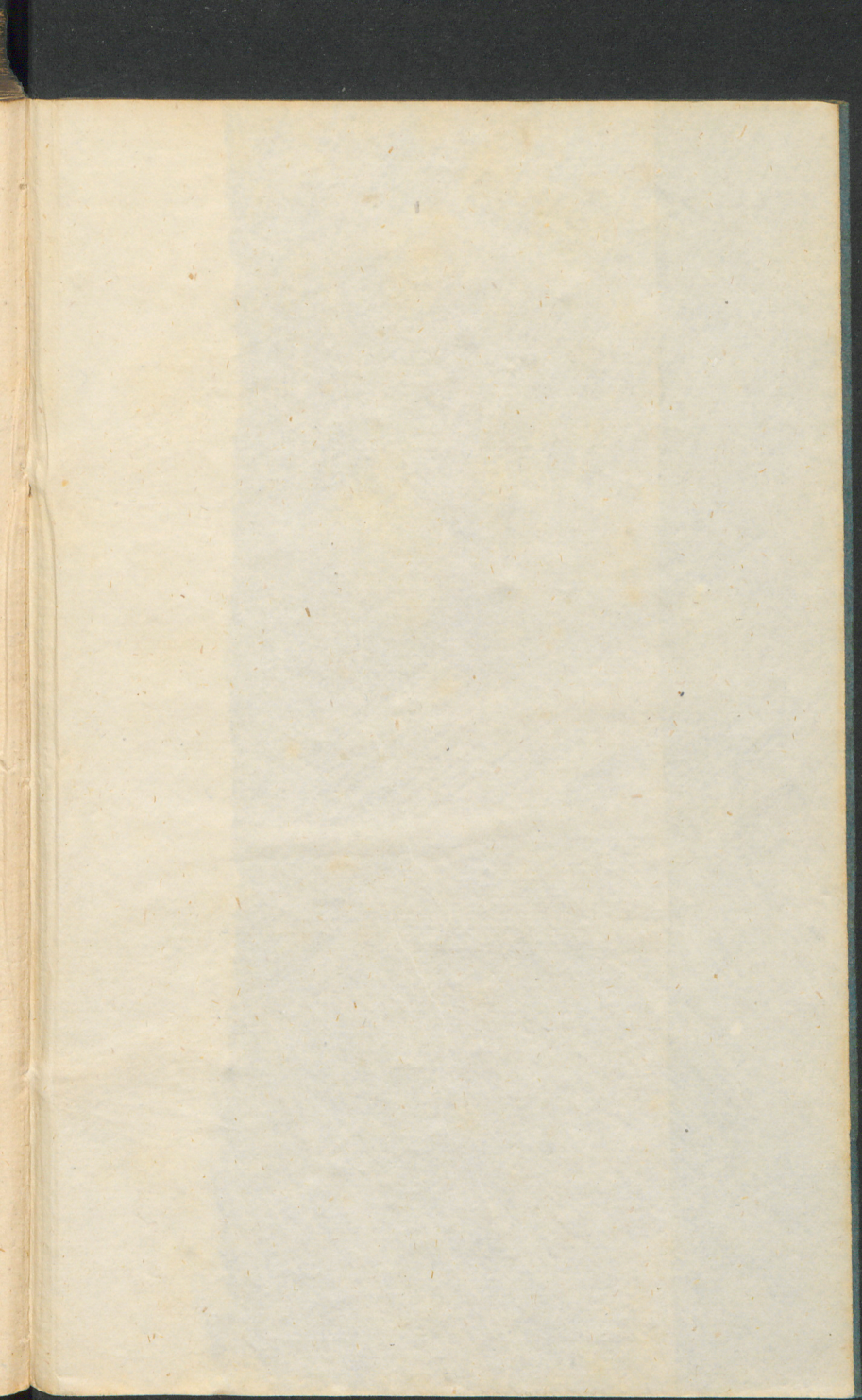
Il y a, dans les mœurs générales, de petits traits qui échappent à l'attention, et qui cependant par leur universalité, par leur antiquité, par cette espèce de communauté d'origine qu'ils indiquent aux peuples les plus éloignés, deviennent l'objet d'une curiosité très-bien fondée. Tel est l'usage de *saluer les personnes qui éternuent*. On trouve des traces de cet usage

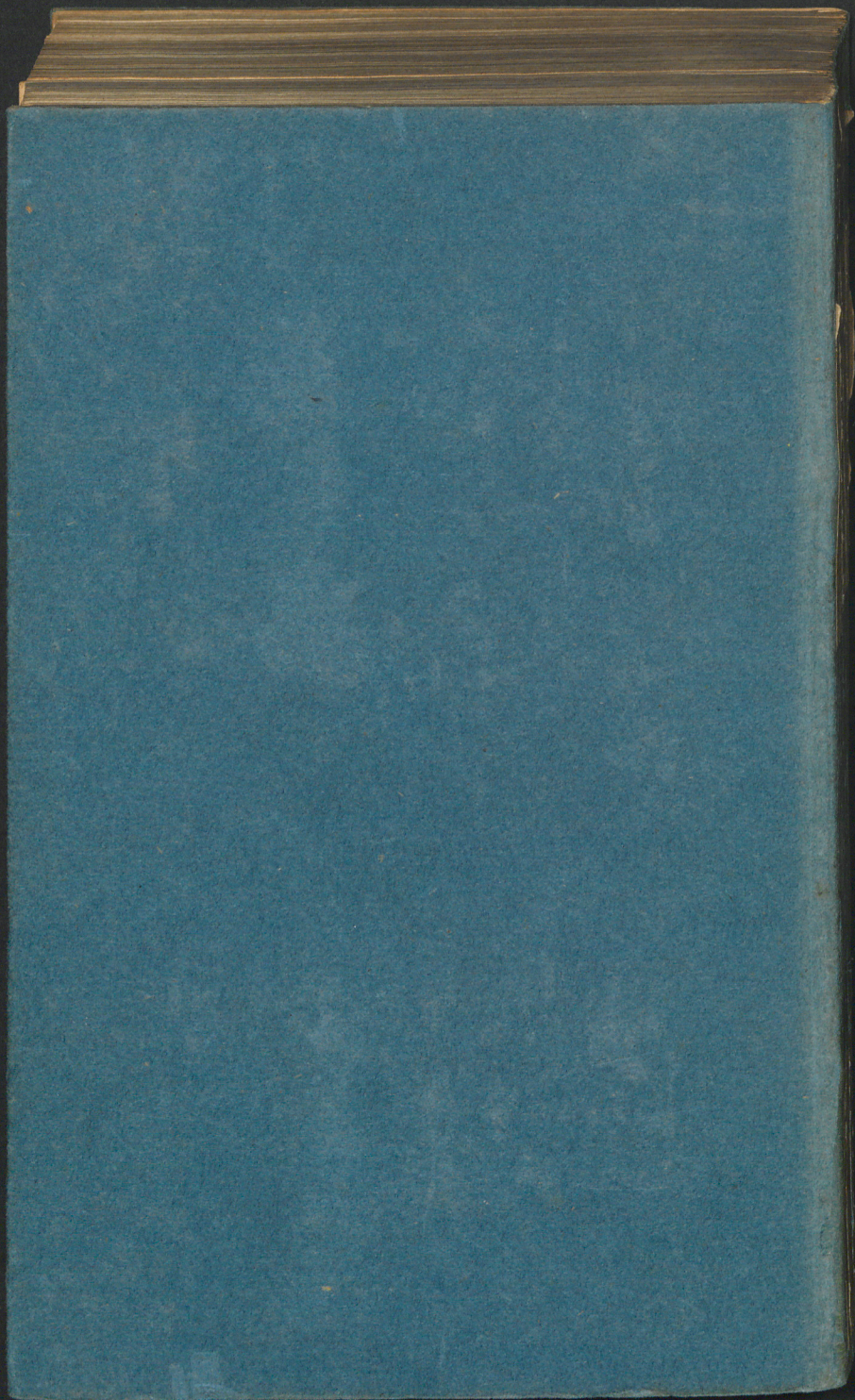
dens *Apulée*, dans *Pline*, dans *Pétrone*, et dans plusieurs écrivains de l'antiquité. Ainsi, nous sommes suffisamment fondés à rejeter la fable pieuse de quelques bons chrétiens, qui ont attribué l'origine de cet usage au Pape St. Grégoire le grand, qui vivoit dans le cinquième siècle. Ils prétendent qu'il régnoit alors une épidémie pestilentielle, dont l'éternuement annonçoit une crise suivie de la mort. Le Pape ordonna en conséquence de faire, en ces occasions, une courte prière, qui a fini par n'être plus qu'un simple salut.

Les Rabbins, fertiles en contes ridicules, rapportent cet usage à une origine plus ancienne à la vérité, mais qui choque autant le bon-sens que la vérité historique. Suivant eux, avant le tems de *Job*, les hommes n'éternuoient point, ou du moins ils n'éternuoient qu'une fois, et c'étoit le symptôme commun de la mort. Le Patriarche eut recours à Dieu; et si la mort ne fut supprimée à sa prière, elle fut au moins séparée de l'éternuement, qui ne signifia plus rien: de-là s'établit, dans tout l'orient, et de proche en proche par toute la terre, la coutume de marquer, par un signe de félicitation, la part qu'on prenoit à votre bonheur d'éternuer sans mourir.

Ce qu'il y a de certain cependant, en laissant-là tous les contes juifs ou chrétiens, c'est que cette coutume, dont on n'apperçoit aucune raison, est univer-

sellement répandue dans le monde. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de Paris, qu'à la découverte de l'*Amérique*, on trouva cet usage établi parmi les indiens du nouveau-monde. Et si on rapproche de cette minutieuse observation, un autre trait plus important, que rapporte le savant évêque de *Salisbury*, *Thomas Burnet*, que le dogme de la fin du monde par une conflagration générale, est établi dans la religion des *Siamois* et de quelques autres peuples de cet hémisphère, comme dans le symbole des Chrétiens; il résultera, de la chose la plus grave, comme de la chose la plus légère, les preuves d'une ancienne communauté d'origine entre tous les hommes, qu'aucune histoire humaine ne peut atteindre. Chez les Orientaux, où les usages ne s'altèrent jamais, et ont en quelque sorte un caractère de loi, on met une telle importance à ce devoir, qui est devenu parmi nous une formule imperceptible, qu'il est une étiquette particulière de la cour du *Monomotapa*. Quand le Roi éternue, tout ce qui est dans la chambre le salue avec une si haute acclamation, qu'elle est entendue, et aussitôt répétée dans toutes les pièces de l'appartement, delà dans les cours du palais, dans les rues, dans les places publiques, dans les faubourgs; elle arrive jusqu'aux voyageurs sur les grands chemins; et cette royale félicité est applaudie encore long-tems après qu'elle est devenue une vieille nouvelle.





d'Euler.

la réflexion a tout rédigé, tout classé, tout
place, il se forme dans l'esprit une chaîne
de jugemens, qui est une des qualités les plu
tes et les plus nécessaires des grands gé
auroit pu réciter, d'un bout à l'autre e
toute l'*Enéide* de Virgile; et il indi
tude le premier et le dernier vers
dans l'édition dont il avoit coutu

Sa constitution étoit forte
dération de sa vie, qui ne fut
contem-
plation, l'entretint constam
s vigou-
reuse santé. Sa jeunesse
passions; sa
vieillesse fut sans infirmi
ets.

Son caractère étoit
ant: et en effet
une ame constamment
contemplation de
la nature, isolée
, et n'entretenant
aucune rivalité a
, ne peut manquer
d'être tendre e
associé par la sublimité
de ses vues
création, ses sentimens
s'élèvent av
elle désapprouve sans haïr;
elle plaint
er; elle a de la pitié, sans
avoir de
remarquoit cependant dans ses
manière
se de brusque, qui tenoit à la
fran
cité, à l'oubli ou à la négligence

